

# Les enfants et les tondeuses à gazon

**I**l me semble que rien n'est plus difficile que la question des tondeuses et des enfants. Rien n'est plus difficile à comprendre ou à faire marcher. Rien n'est plus exaspérant et éprouvant pour la patience.

Il fut un temps où je pouvais tout réparer sur une voiture, les freins, l'embrayage, les soupapes et les carburateurs. Tout cela jusqu'au moment où le moteur à injection et l'ordinateur furent introduits dans la fabrication des voitures. A présent, j'apporte ma voiture au garage pour la faire réparer.

Comme un vieux modèle de voiture, une tondeuse possède un moteur très simple. On tire la corde et elle démarre. Si elle ne démarre pas, c'est que le starter ne marche pas. Sans le starter, il n'y a ni étincelle, ni gaz. Tout cela est fort simple. Pourquoi ai-je donc, jour après jour, année après année, désarticulé mes bras pour faire démarrer ma tondeuse ?

J'ai un ami qui a un doctorat et une épouse qui travaille. Ils n'ont pas d'enfants. En tant qu'ouvriers adventistes, ils sont donc relativement riches. Ils ont acheté une tondeuse toute neuve ; elle a une puissance de huit chevaux et un siège sur lequel on

---

**En tant qu'éducateurs,  
nous avons une énorme  
responsabilité en ce qui  
concerne les cerveaux,  
les cœurs et les  
sentiments des jeunes.**

---

peut s'asseoir pour tondre. Elle est également pourvue de phares, de sorte qu'on peut tondre même la nuit, et d'un sac à herbe de façon à ne pas à avoir ramasser l'herbe. De plus, elle démarre avec une clé.

Le jour même où il l'acheta, mon ami fit le plein d'essence. Et après avoir tondu la moitié du gazon, la tondeuse s'arrêta. Il s'assura de l'essence et du starter, mais la tondeuse ne démarra toujours pas. Alors il appela la compagnie. On lui de-

manda si l'embrayage de la tondeuse était engagé, s'il y avait de l'essence, et si elle était allumée. Il répondit qu'il s'était assuré de tout cela et que la machine ne marchait quand même pas.

— Mais la machine est tout neuve.

— Je sais, dit mon ami, c'est pour cela que je vous appelle.

— Nous ne pouvons pas venir la chercher car nous travaillons sur d'autres tondeuses qui ne démarrent pas non plus.

— J'ai un doctorat, une épouse qui travaille, et je n'ai pas d'enfants. J'ai donc les moyens d'utiliser une camionnette pour vous apporter la tondeuse.

Trois jours plus tard, il retourna à la compagnie. Ils lui montrèrent que le réservoir à essence contenait un peu d'eau, de la rouille et d'autres impuretés.

— Mais si peu ! s'exclama-t-il.

— Le moteur et le réservoir à essence de la tondeuse sont si petits qu'il suffit de très peu d'impuretés pour l'endommager, lui expliqua-t-on.

Cette longue histoire contient une courte leçon. Quelques impuretés suffisent pour endommager un petit moteur.

En tant qu'enseignants adventistes,

---

**Don L. Weatherall**

---

nous ne travaillons pas avec de petits moteurs. Nous ne clouons pas des planches et nous ne réparons pas des tuyaux qui coulent. Nous travaillons sur de jeunes cerveaux. En langage d'ordinateur, on parle de « garbage in » et « garbage out » pour signifier qu'on introduit ou qu'on fait sortir des impuretés ou des ordures (*garbage*). Il ne faut pas beaucoup d'impuretés pour endommager un petit cerveau. En tant qu'éducateurs, nous avons une énorme responsabilité en ce qui concerne les cerveaux, les cœurs et les sentiments des jeunes.

William Bennett, ancien ministre américain de l'éducation, déclara un jour que le souci le plus grand en ce qui concerne l'éducation, c'est notre échec dans l'enseignement des valeurs morales. M. Bennett a raison. La formation morale des élèves constitue une importante responsabilité de l'éducation nationale. C'est plus important que tout diplôme de pédagogie, qu'une mise à jour technologique, ou même que de brillants résultats scolaires, sans pour autant mépriser ces derniers. Les questions les plus importantes que nous devons nous poser sont les suivantes : Est-ce que nous communiquons à nos étudiants le message que Dieu les aime ? Sommes-nous un exemple vivant de cet amour ? Ce que nous faisons a beaucoup plus d'effet que ce que nous disons.

En tant qu'enseignants, nous sommes débordés de travail. Nous arrivons fatigués en classe. Nous nous impatientons et nous élevons la voix. Et parfois même, il suffit du comportement d'un ou deux élèves pour affecter tout notre programme d'enseignement. Nous réprimandons toute la classe pour des actions commises par un ou deux élèves. Cette conduite culpabilise les bons étudiants mais affecte rarement celui qui est à l'origine du problème. En fait, ce dernier en ressort endurci et prêt à recommencer.

Nous sommes tellement pris par nos soucis et activités de tous les jours que nous oublions la raison pour laquelle nous sommes ici-bas et notre but ultime. En nous concentrant sur des questions de programme, nous oublions souvent que nos enfants ont des problèmes qui les dépassent. Nous oublions qu'ils ont besoin d'amour et d'approbation. S'il y a un endroit où

l'on devrait s'attendre à trouver du soutien et de l'encouragement, c'est bien dans la classe d'une école adventiste.

### **Cindy**

Il y a quelque temps, je participai à un comité dans une école secondaire pour discuter de méthodes et programmes. Le directeur nous parla de Cindy, une étudiante de seconde, qui avait reçu un certain nombre d'aver-tissements. Elle avait été bonne étudiante l'année précédente, mais à présent, elle ne rendait plus ses travaux. Elle ne se concentrait plus sur ses études. Le directeur raconta qu'il l'avait convoquée à son bureau et qu'elle lui avait ouvert son cœur. Sa mère venait d'abandonner le foyer

conjugal, laissant à son mari la charge des trois enfants — Cindy et ses deux jeunes frères. A son départ, la mère avait dit à la fille : « Je ne veux plus te revoir. »

Quant au père, il quittait la maison à six heures chaque matin pour aller travailler. Cindy devait s'occuper de ses frères, les faire déjeuner et les envoyer à l'école. Elle travaillait chaque jour après l'école, trois à quatre heures. Puis elle rentrait, nettoyait la maison, lavait et repassait les vêtements et cuisinait le repas pour toute la famille. Cindy était à la fois étudiante à temps complet, employée, mère de famille et ménagère. Pour couronner le tout, une tante « bien intentionnée » était passée et avait critiqué la nourriture

que Cindy préparait, en plus de lui dire qu'elle devrait mettre une robe plutôt qu'un pantalon pour aller à l'école.

Dans le bureau du directeur, Cindy avait éclaté en sanglots. Elle ne voulait plus être maman et maîtresse de maison. Elle voulait être adolescente et étudiante. L'épreuve durait depuis plusieurs mois et personne parmi les professeurs ne l'avait remarqué. Certes, ils savaient que la mère s'en était allée, mais c'était arrivé pendant l'été, et nous étions en octobre. Et tout le monde avait déjà oublié.

## Jim

Tous les professeurs connaissaient Jim. Il était intelligent mais paresseux. Il chahutait et dérangeait les autres élèves. Il étudiait rarement, mais il s'arrangeait toujours pour passer. Il n'allait pas souvent travailler. Et lorsqu'il se montrait, il ne faisait rien et empêchait même les autres de travailler. Il avait été renvoyé à plusieurs reprises.

Les deux premières années, il s'en était sorti, mais au cours de la classe de première, il était devenu délinquant. Il commença à faire de grosses bêtises, au point qu'on refusa de le réadmettre l'année suivante.

Juste une semaine avant la rentrée, ses parents supplièrent qu'on l'accepte. Il fut autorisé à revenir sous condition. Selon l'opinion unanime des professeurs, c'était « un bon à rien, aussi bien pour lui-même que pour ses parents, pour l'école, l'église et Dieu. Si seulement on pouvait se débarrasser de lui, l'école ne s'en porterait que mieux. Les autres étudiants s'aligneraient parce qu'ils comprendraient enfin qu'on ne plaisante pas. En fait, si les étudiants ne nous respectent pas, c'est parce qu'on l'a laissé revenir. »

Car Jim n'avait pas changé. Il était seulement plus malin et faisait attention. Tout le monde était sûr qu'il allait faire une grosse bêtise. Si on pouvait le prendre sur le fait, le problème serait résolu.

Et une nuit, la chose arriva. Il s'était échappé du dortoir avec des filles non adventistes et s'était rendu en ville dans leur voiture ; au retour, il les avait persuadées de le laisser conduire et provoqué un accident. Les ennuis se mirent à pleuvoir, avec la

## Les questions les plus importantes

*que nous devons nous poser sont*

*les suivantes : Est-ce que nous*

*communiquons à nos étudiants le*

*message que Dieu les aime ?*

*Sommes-nous un exemple vivant de*

*cet amour ?*

police, les filles et les parents. C'était l'occasion que nous attendions. Il suffirait de convoquer un comité pour décider d'un renvoi officiel.

Au cours de l'après-midi, j'appelai Jim dans mon bureau pour lui parler. Je lui dressai un bilan de toutes les bêtises qu'il avait commises au cours de ces dernières années. Je l'avertis qu'on avait fixé une réunion de comité pour discuter son cas et lui fis part de mon pressentiment quant au résultat de la rencontre. Tout en parlant, je me rendis compte que Jim n'était plus le même. Il avait changé et mûri. Plus je l'écoutais, plus je réalisais qu'il y avait de l'espoir, et que ce serait une erreur de le renvoyer. Mais j'étais le seul à le pressentir.

Je me rendis au comité et déclarai que j'avais quelque chose à expliquer. Un professeur prit la parole et dit : « D'accord, mais commençons par le commencement. Je propose qu'on renvoie Jim et qu'on appelle ses parents pour qu'ils viennent le chercher dès ce soir. » La proposition fut appuyée. Tout le corps enseignant jubilait.

C'est alors que je racontai mon entretien avec Jim. La discussion dura plusieurs heures. J'avais beau parler, personne n'était convaincu. Pour finir, on décida qu'on le renverrait s'il avait reçu auparavant une lettre d'avertissement. Je me trouvais dans une situation difficile. Mais je leur promis de chercher la lettre et de m'exécuter en conséquence.

Je me rendis à mon bureau, et je trouvai en effet cette lettre. La situation n'aurait pas pu être plus

claire. Jim avait été accepté sous condition et il serait renvoyé à la moindre incartade. J'étais coincé. Je rentrai chez moi et priaï. Mon sommeil fut agité.

Le lendemain soir, je convoquai un conseil de professeurs. Et après avoir lu la lettre, j'expliquai qu'ils avaient le droit de leur côté, mais en tant que directeur, j'avais décidé de passer outre.

C'est le rôle du directeur de fixer des limites, de déterminer ce qui doit être enseigné, et dans quel ordre, et de décider quand les professeurs doivent être au travail ou en congé. Le directeur a les pleins pouvoirs sur le corps enseignant. Une chose, cependant, échappe à son contrôle : c'est le corps enseignant qui décide de l'admission ou du renvoi des élèves. J'avais donc outrepassé mes droits. Je terminai la réunion avant même qu'ils ne réalisent ce qui s'était passé. Je courus dans mon bureau et appelai le président de la fédération pour le mettre au courant de la situation.

Le résultat fut incroyable. De mes dix-sept années d'enseignement, ce fut mon meilleur semestre. Quelques jours plus tard, Jim vint me voir dans mon bureau pour me demander s'il pouvait organiser une semaine de prière. Je ne voulais pas le décourager, mais d'un autre côté, je ne voulais pas non plus qu'il se mette à donner des conseils aux professeurs et aux étudiants après ce qu'il avait lui-même vécu. Je souhaitais seulement qu'il reste tranquille dans son coin. Je suggérai donc qu'il me fasse une proposition détaillée, et après on verrait. Je pensais que les choses en resteraient là. Il revint deux jours plus tard. Il avait tout organisé : les orateurs, les responsables de la musique, les thèmes des réunions, les chants, etc. Tout était planifié du dimanche matin au culte du sabbat matin.

Ce fut la meilleure semaine de prière que j'aie jamais eue. Jim mit sur pied des groupes de prière dans les dortoirs. Les étudiants le suivaient en foule dans les activités du sabbat après-midi. A lui tout seul, il avait réussi à transformer l'école pour le mieux. Et l'année scolaire se termina dans les meilleures conditions.

A la clôture, il était là devant moi, et nous avions tous deux les larmes

aux yeux. Ses camarades l'acclamèrent. C'est alors qu'il me saisit par les épaules et m'étreignit très fort.

Je l'ai revu une année plus tard à La Sierra University. Il me parla de son groupe de prière et me montra un prospectus qu'il avait fait imprimer pour intéresser les étudiants. Il était un chrétien heureux. Par la suite, je l'ai encore revu lors d'une rencontre d'anciens élèves. Il avait réussi dans les affaires. Il était marié, père de famille et membre actif de son église.

Je suis sûr que plus d'un professeur mettra en question ma façon de passer outre aux recommandations du corps enseignant. Je reconnais qu'une telle méthode devrait être très rarement utilisée. De toute ma carrière, c'est la seule fois où j'ai eu recours à une telle mesure. Et heureusement, tout s'est bien terminé. Après la fin de l'année scolaire, plusieurs membres du corps enseignant m'exprimèrent leur satisfaction malgré leur désapprobation du départ.

A propos, je n'ai jamais dit à Jim que le conseil avait voté son renvoi. Certes, il le méritait, mais j'avais fini par convaincre les professeurs qu'il avait changé et méritait une deuxième chance. Et en cela, je comptais sur lui.

### **Karen**

Un jour, je fus invité à présenter un exposé à une convention de professeurs en dehors de mon territoire. Après la première réunion, un des professeurs me demanda si je me souvenais d'elle. Son visage m'était familier, mais je ne me souvenais plus de son nom. Quand elle me le dit, tout me revint immédiatement. Elle était en terminale lors de ma première année de directeur.

A la clôture, j'avais demandé à chaque étudiant sortant de se lever pendant que je faisais quelques

---

*Nous sommes tellement pris par  
nos soucis et nos activités de tous  
les jours que nous oublions la  
raison pour laquelle nous sommes  
ici-bas et notre but ultime.*

---

commentaires sur eux, mentionnant les postes qu'ils avaient tenus, ce qui les caractérisait, etc. Karen me demanda si je me souvenais de ce que j'avais dit d'elle. Dix-huit ans avaient passé, et étant donné que j'avais suivi cette habitude pendant dix ans, inutile de décrire tout ce qui me passait par la tête.

Avant que je réponde, Karen me rappela que j'avais dit qu'elle avait le plus joli sourire de l'école, un sourire qui ne la quittait jamais et qu'elle adressait à tous ceux qu'elle croisait. Elle me dit qu'elle avait conservé cette remarque à l'esprit, et que chaque matin, en allant à l'école, elle priait de pouvoir garder le sourire toute la journée, afin que ses élèves ne la voient jamais sans ce sourire.

J'ai depuis beaucoup pensé à Karen. A l'influence d'une courte remarque prononcée il y avait si

longtemps, non seulement sur elle-même, mais sur des centaines d'autres. J'ai également pensé avec tristesse au nombre de fois où j'ai été insensible envers un étudiant, l'humiliant, le dégoûtant de mon cours. Certainement qu'en agissant ainsi je l'écartais de mon influence en tant qu'ami et conseiller, le poussant même hors de l'Eglise. Certains de ces moments me hantent. J'ai tâché de retrouver ces anciens étudiants pour faire amende honorable.

En tant qu'adventistes du septième jour, nous avons une énorme responsabilité. Les mots que nous utilisons, le ton de voix et l'enseignement indirect ont beaucoup plus d'influence que le contenu même de la matière enseignée. En tant qu'enseignants adventistes, nous ne sommes pas tenus de tondre des gazons pour gagner notre vie, ou clouer des planches ou réparer de la plomberie. Nous avons affaire à des cerveaux : de jeunes cerveaux non encore pollués et ouverts à l'amour de Jésus. Certains étudiants sont insensibles à nos efforts et à notre influence. Mais la plupart d'entre eux répondront à l'amour du Christ tel qu'il sera démontré dans la vie d'un professeur consacré. ☺

---

*Don Weatherall est directeur adjoint pour l'enseignement secondaire au département de l'Education à la Division nord-américaine des adventistes du septième jour. Cet article est basé sur un sermon prêché lors d'une convention de professeurs en août 1994.*

---